

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes. 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50
Autres départements. 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. »
Etranger. le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

TOUS LES JOURS DE 2 A 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS

Vente en gros : Rue Mulet 8.

SOMMAIRE : UNE DATE. — L'AMIRAL COURBET, Pierre Marcel. — AUX CONSERVATEURS. — LA SEMAINE A LYON. — A TRAVERS LA SEMAINE. — UNE FÊTE SCOLAIRE. — UNE VOGUE OBLIGATOIRE. TROP TARD, Timothée. — A PROPOS DES DISTRIBUTIONS DE PRIX, Incognitus. — QUELLE PEUR ! — FLÉAUX, Nemo. — LE RÉDACTEUR DU Progrès ET SES JUMELLES, P. S. — CONCERTS-BELLECOUR, L. S. — GASPILLAGES FINANCIERS. — MARCHÉS, Thur. Lep.

UNE DATE

Le 24 août 1883 s'ouvrait une tombe. Le dernier fils d'une noble race mourait loin de la France, loin de ce peuple qu'il avait tant aimé.

Oui, c'était une noble race que ces descendants des Bourbons qui ont gouverné la France pendant deux siècles et ont su ajouter vingt départements, vingt fleurons nouveaux à cette couronne qui était déjà avant eux une des plus enviées du monde.

Deux ans se sont écoulés depuis cet événement et la stupeur qu'occasionna cette nouvelle : *Le Roi est mort* n'est pas encore calmée. Le deuil est toujours aussi grand, la tristesse est la même.

Mêlé intimement à toute notre histoire depuis cinquante ans, le comte de Chambord a exercé sur tous les événements graves qui se sont déroulés, une influence morale et politique si grande que nul ne peut contester l'étendue de cette perte.

Malgré les efforts de la Révolution, les sophismes des politiciens, le petit-fils d'Henri IV était vraiment le Roi, c'est-à-dire le pôle des espérances de tous ceux qui repoussent les doctrines révolutionnaires et qui ne voient de salut pour la France que dans le retour aux principes et aux traditions de la Monarchie.

Toute la vie de Monsieur le comte de Chambord se résume, en effet, dans la conservation de l'idée pure et nettement déterminée de la royauté.

Ce sera là, dans l'histoire, son rôle et sa gloire.

Ce que Monsieur le comte de Chambord voulait relever en France, ce n'était pas un établissement politique quelconque, à forme monarchique, fondé sur des contradictions et des compromissions ; c'était la royauté, celle dont les principes ont fait la France et l'avaient élevée à un si haut point de grandeur.

Conciliant envers les personnes, prêt à toutes les concessions, à tous les sacrifices sur les questions d'intérêt, il s'est toujours refusé à toute transaction, à toute apparence de transaction sur les questions de principe. C'est que, pour lui, la royauté n'était pas seulement un droit qu'il tenait de sa naissance ; elle lui apparaissait, avant tout, comme un ensemble de devoirs et d'obligations auxquels il ne lui était pas permis de se soustraire.

Dépositaire et représentant de la vérité politique et sociale, il ne croyait pas — et avec raison — qu'il eût le pouvoir de renoncer à ce dépôt sacré ou de le laisser altérer entre ses mains. « Je ne suis pas un prétendant, mais un principe », disait-il en 1851. « Ma personne n'est rien, mon principe est tout », répétait-il en 1871.

Ces affirmations qui résument toute sa vie font voir quelle petite place les considérations personnelles occupaient dans ses préoccupations, mais en revanche quelle haute idée il avait de sa mission et de ses devoirs. Elles expliquent en même temps ces deux autres déclarations qui ont eu tant de retentissement :

« Je ne veux pas être le roi légitime de la Révolution ».

« Je ne veux pas régner par un parti ».

Si la France avait voulu mettre un terme à ces divisions qui la minent depuis un siècle, et, qui ne sont que le châtimeur de sa félonie, il lui fallait rappeler celui que Dieu lui avait réservé. Nous faudra-t-il encore expier longtemps notre résistance à la miséricorde divine ?

Nous ne voulons pas croire cependant que la majorité du peuple français est perverse. Non, la France est révolutionnée, elle n'est pas révolutionnaire et nous espérons encore qu'elle sera sauvée.

Le 24 août 1838 naissait aussi sur les marches du trône un prince que sa naissance a fait l'héritier et le successeur de cette race des Bourbons.

Appelé auprès du lit de mort du comte de Chambord, ce prince reçut dans une religieuse étreinte, comme un souffle vivifiant, les dernières pensées, les dernières traditions, les derniers conseils du Roi mourant.

Nous espérons encore que la France sera sauvée !!

L'AMIRAL COURBET

Je voulais montrer l'ombre de Banquo se dressant, terrible et vengeresse, devant Macbeth et Lady Macbeth. Je voulais montrer Macbeth s'écriant en vain : « Arrière ! ôte-toi de ma vue ! Que la terre te cache ! Arrière, spectre horrible ! vaine vision, arrière ! » Je voulais dire Lady Macbeth se tordant les mains de désespoir et mourant dans un dernier cri : « Va-t-en, tache maudite ! va-t-en, te dis-je. » Je voulais montrer l'ombre de Courbet se levant tout à coup devant Ferry et la République et leur criant : « Voilà votre œuvre ». Je voulais raconter les mesquineries de ces hommes nains qui marchaient les honneurs à ce héros, par qui la France a remporté tant de succès et tant de gloire.

Mais je suis là, écoeuré de voir et de dire ces petites et ces sottises de la République, et devant ce cercueil immense je ne veux rien que de grand et de noble.

Oui, laissons un instant les infamies et les bassesses de côté ; oublions ces ambitieux de bas étage qui n'ont jamais lutté que pour un portefeuille ; et, devant cette tombe entr'ouverte, en présence de la pauvre dépouille de celui qui pouvait un jour, dans une grande lutte nationale, ramener la victoire sous les drapeaux de notre chère patrie, ne songeons plus qu'à la gloire et à l'avenir de notre France bien-aimée.

Non, en dépit d'un égarement momentané, en dépit de tout le mal que lui a fait un néfaste gouvernement d'incapables, non elle n'est pas morte la nation qui compte au nombre de ses enfants des hommes de la taille de nos illustres marins, et tout particulièrement d'un Courbet.

Quelle élévation d'idées, quelle grandeur de style ne faudra-t-il pas à celui qui dira un jour ces hauts faits du Tonkin.

Ces hommes, depuis l'amiral Courbet jusqu'au plus obscur matelot de la flotte, ces hommes, à cette époque de petitesse, ont été des géants !

On ne se fait pas une idée, en France, de ce qu'ils ont enduré de souffrances, patiemment, héroïquement, sans se plaindre, pendant qu'on les oubliait à Paris. On ne se représentera jamais, dans toute la vérité, cette épopée magnifique qu'ils ont écrite là-bas, à coups de canon, et ces combats sanglants, un contre dix, dans la boue, sous un ciel meurtrier, et cet exil dans la maladie et la pauvreté.

Oui, ces hommes ont été des héros, et la France devrait les couvrir de couronnes. Oui, Courbet a été sublime, sublime de courage, sublime d'abnégation, sublime de patience. Et nous comprenons qu'à la nouvelle de sa mort et qu'à la vue de son cercueil, des larmes vainement repoussées aient coulé sur les visages bronzés de nos fiers enfants de la Bretagne. Et nous comprenons que ces amiraux qui voulaient redire sa gloire passée, malgré leurs efforts, malgré le décorum, malgré l'assistance, aient été contraints d'interrompre leurs discours, et de pleurer eux aussi.

Et quand un journal républicain que je ne nommerai pas, pour ne lui pas faire honte, s'imaginer injurier la marine en l'accusant de sentiments réactionnaires et cléricaux très prononcés, nous plaindrons simplement l'aveuglement de ceux qui ne veulent point ouvrir les yeux, et nous serons fiers d'être de l'opinion de ces héros.

Oui, notre marine est catholique ; oui, Courbet est mort dans les bras d'un prêtre ; oui, ces hommes savent s'agenouiller devant Dieu, et c'est pour cela qu'ils sont grands, et c'est pour cela que la France n'est pas encore morte et c'est pour cela que nous regardons l'avenir avec confiance.

Que le peuple réfléchisse donc et qu'il songe, en dressant des statues à l'illustre amiral, en jetant des fleurs à ses courageux compagnons, que ceux qui, dans ce temps d'avachissement et de lâcheté, ont fait exception à la triste règle commune, étaient des monarchistes et des chrétiens !

PIERRE MARCEL.

Aux Conservateurs

Le comité central conservateur du département du Rhône nous adresse la communication suivante :

Les élections auront lieu le 4 octobre. La période électorale est désormais ouverte. Quel est le devoir des conservateurs ?

C'est sans doute de dresser une bonne liste et de choisir de bons candidats qui soient dignes de représenter la France. Mais cela ne suffit pas. Il faut encore les faire connaître et les soutenir.

Une grande bataille va se livrer. Elle peut décider du sort de notre pays. Nos adversaires, qui le savent bien, vont jouer leur va-tout. Pour s'assurer le succès, ils ont mille ressources, le pouvoir, les fonctionnaires, l'influence officielle, les fonds secrets, disons-mieux, le budget presque tout entier.

Les conservateurs, eux, ne peuvent compter que sur leurs propres sacrifices et leurs seuls efforts.

Le scrutin de liste leur coûtera plus cher que le scrutin d'arrondissement, parce que

chaque candidat, moins directement engagé dans la lutte, y met moins de sa fortune et compte davantage sur celle de son voisin.

Il est donc nécessaire que chacun apporte de suite son denier à l'œuvre de défense sociale. Hommes, femmes, jeunes gens, riches ou pauvres, électeurs ou non, tous ceux qui possèdent quelque chose et qui entendent arracher notre belle patrie aux exploiters qui la pillent, la démoralisent et la déshonorent, tous ceux-là doivent contribuer, serait-ce d'une simple obole, aux frais de la lutte prochaine, aux dépenses des candidatures conservatrices. C'est, on peut le dire, l'œuvre urgente et l'œuvre par excellence ; car il s'agit en réalité, pour chacun de nous, pour la France elle-même, d'une question de vie ou de mort.

Conservateurs dignes de ce nom, honnêtes gens de toutes les classes et de toutes les nuances, qui voulez des élections loyales et sincères, des élections libres et réparatrices, qui cherchez non à corrompre, mais à éclairer les électeurs, n'oubliez pas que la moindre de vos offrandes peut, en favorisant une propagande licite et ouverte, dessiller les yeux d'un aveugle, détromper un égaré, convaincre un indifférent, rallier un adversaire, et conquérir leur suffrage ! Nous ne vous la demandons pas au nom d'un parti ; nous vous la demandons au vôtre ; car, en contribuant de votre bourse et de votre bulletin au succès futur des candidats indépendants et honnêtes, vous donnerez, vous voterez pour vous-mêmes.

Les souscriptions pour le Comité électoral conservateur du Rhône sont reçues chaque jour au bureau du journal et chez M. Chareyre, quai de l'Archevêché, 5, de 8 h. du matin à 3 h. du soir.

La Semaine Lyonnaise

La note discordante ne pouvait tarder de dominer après les accords symphoniques du grand concours musical. Pendant quelques jours, tout et tous dans notre ville étaient et vivaient dans l'harmonie. Quel souffle a donc passé sur Lyon, pour que, moins de huit jours après les fêtes musicales, une cacophonie, qui n'est pas malheureusement sans précédent, soit venue troubler et briser le tympan de nos Lyonnais ? Une vieille querelle, ravivée par quelques meneurs, au sujet des tarifs entre patrons et ouvriers.

Il y a deux mois, un traité, imposé par la nécessité, intervint entre les fabricants et les ouvriers tisseurs. Quelques-uns parmi les premiers refusèrent de signer ce traité, de là conflit.

Il nous serait difficile d'entrer dans les considérations et les motifs développés par l'une et par l'autre des parties. Il faudrait une compétence et des connaissances qui ne sont plus de notre ressort ; les questions techniques ne doivent être résolues que par les intéressés eux-mêmes.

Mais il y a dans ces événements, plusieurs faits qui nous ont frappés : l'oubli des premières notions de liberté, mot qui est dans toutes les bouches, et qui est si peu compris ; et aussi l'abstention de l'Administration que je ne veux qualifier de connivence, dans ces démêlés qui pouvaient dégénérer en collision.

D'abord la liberté.

Un homme refuse de signer un engagement qui l'oblige seul, ce n'est plus un contrat synallagmatique par lequel deux personnes de même valeur s'engagent. Non ! Un des signataires est bien engagé, mais le second peut toujours se retrancher derrière une collectivité qui en fait ne représente rien. Eh bien cette collectivité en 000000 jusqu'à l'infini prétend forcer l'autre partie à signer. Sinon la liberté de cet homme, ses intérêts, sa vie même serait en danger. Et voilà la liberté !

Nous avons vu des hommes, se croyant investis d'un vrai mandat, se tenir des journées

entières à la porte des récalcitrants et interdite l'entrée chez ces gens à tous ceux qui pouvaient avoir à les entretenir, et tout cela au nom de la liberté!

Nos ouvriers honnêtes, et ils sont nombreux, ne se rendent pas compte du rôle qu'on leur fait jouer et ils servent, sans s'en douter comme toujours, de marche-pied à quelques intrigants qui à l'exemple du renard de la fable: vivent aux dépens des braves et des simples.

Quant à l'administration, ses procédés nous rendent réveur! Préfendre qu'elle n'a pas à intervenir et renvoyer à des magistrats judiciaires le soin de trancher le différend, cela passe les bornes.

Il n'est pas besoin de payer très cher une administration qui pratique ainsi l'inertie. Que peut faire le parquet en cette occurrence s. v. p.? Si je suis assassiné, si je suis volé, si l'on se contente de me casser quelques membres, je comprends alors que la justice ait à intervenir, mais les coupables se retrancheront derrière l'effervescence tolérée et l'action se trouve éteinte.

Le devoir de l'administration est de prévenir le mal, d'empêcher tous conflits, de faire entendre des paroles de conciliation et donner des ordres, au besoin les faire exécuter et non de se croiser les bras et attendre.

Il ne faudrait pas qu'on pût supposer que l'approche des élections laisse le pouvoir dans l'impuissance, car alors c'en serait fait de son prestige et, je le répète, de son rôle.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet et comparant le rôle de nos anciennes institutions, avec l'état actuel de la société, nous verrons de quel côté vient le mal et étudierons le moyen d'y remédier.

A TRAVERS LA SEMAINE

Anniversaire du 24 Août. — M. le comte de Paris a fait dire une messe commémorative pour le repos de l'âme de Mgr le comte de Chambord en l'église Saint-François-Xavier, sa paroisse.

Dans un grand nombre de villes, des messes ont été dites à la même intention.

Le mandement de Mgr Guibert. — L'éminent cardinal prescrit un service solennel à Notre-Dame pour tous les officiers et soldats de l'armée de terre et de mer morts au Tonkin. Ce mandement est une page admirable de patriotisme.

Ce service a eu lieu ce matin, à dix heures précises, à Notre-Dame.

Le « Bayard » aux salins d'Hyères. — C'est à bord du *Bayard* qu'a eu lieu la première cérémonie. En présence de l'équipage au grand complet, une messe basse a été célébrée. Plusieurs discours ont été prononcés.

L'arrivée à Paris. — Le corps de l'amiral Courbet est arrivé à Paris, venant de Toulon, jeudi, dans la matinée. De la gare à l'hôtel des Invalides, le trajet s'est effectué sans pompe. Les rues de Paris sont libres aux orgies et aux mascarades, mais pour un héros de la France, l'autorité lui fera des funérailles à huis clos. Le corps a été déposé aux Invalides, dans la chapelle du Saint-Sépulchre, transformée en chambre ardente, où deux invalides sont de faction.

Le service religieux a eu lieu le vendredi 28, à midi, et le corps sera dirigé sur Abbeville, où aura lieu l'inhumation.

Obéissance!! — Le Président de la République ne se dérangera pas pour assister aux funérailles de l'amiral Courbet, c'est le général Pittié, chef de la maison militaire de M. Grévy qui est chargé de le représenter.

Far-niente. — M. de Freycinet est en villégiature à Vevey. Le moment paraît bien choisi. On prétend que M. le ministre travaille beaucoup et suit heure par heure tous les mouvements de la politique européenne.

Aller se promener au moment où l'Allemagne montre à tous des dispositions agressives en s'emparant des îles Carolines, — à un moment où l'Angleterre menacée de plus en plus l'influence française en Orient en envoyant sir Drummond Wolf en mission spéciale auprès du sultan, — à un moment enfin où toute l'Europe a les yeux fixés sur l'entrevue de Kremsier où le Czar et l'Empereur d'Autriche se rencontrent.

Nous croyons plutôt que notre ministre des affaires étrangères a pris pour devise: « *Gagner beaucoup et ne rien faire.* » Et il s'en applique le bénéfice.

Patriotisme. — L'agitation patriotique en Espagne ne diminue pas d'intensité. Les principaux journaux disent que ce serait une honte nationale d'accepter l'arbitrage auquel l'Allemagne propose de recourir.

On parle d'une lettre adressée à M. Nocéda, dans laquelle Don Carlos déclare qu'il convient de faire faire tout dissentiment politique et que, si la guerre éclate, lui et les siens demanderont immédiatement à faire leur devoir d'Espagnols et de soldats.

Le choléra en France. — Le fléau semble avoir pris une sensible recrudescence à Toulon et à Marseille. L'émigration est très accentuée. Une terreur générale est causée plus par la rapidité du mal que par la mortalité elle-même. Le Gouvernement et la ville ont une immense responsabilité pour n'avoir rien prévu et rien fait.

Raconter. — On lit dans la *Nation*: « Si nous sommes bien renseignés, M. Pointu, préfet de l'Isère, pourrait bien être mis en disponibilité; ce fonctionnaire ferryste, entièrement à la dévotion de M. Antonin Dubost, menace de révocation tous ceux employés de l'administration qui refusent de servir les intérêts électoraux de l'excellent ami de M. Jules Ferry. M. Alain-Targé ne tolérera sans doute pas de semblables procédés. »

Les anarchistes. — Une vive émotion a été occasionnée à Berne par l'apparition sur les murs de placards invitant « les prolétaires à brûler les hôtels des légations étrangères ». Ces affiches sont signées par le « comité secret des anarchistes Suisses ».

Questions d'étiquette. — On sait que, contre le gré du prince de Galles, la reine Victoria a accordé le titre d'altesse royale à son gendre, le prince de Battenberg, bien qu'il ne soit issu d'un mariagemorganatique. Au grand mécontentement même des Anglais, qui n'attachent pas une grande importance à ces distinctions, il se trouve avoir la préséance sur le marquis de Lorne, un autre gendre de la reine, et qui descend de la première famille d'Ecosse, les Campbells. De plus, la reine vient de recevoir avis que le prince de Battenberg fera bien de ne pas se présenter dans les cours européennes; en vertu du protocole du congrès d'Aix-la-Chapelle, son titre d'Altesse n'y sera pas reconnu, et il ne prendrait même rang que parmi les princes de seconde catégorie.

La Revue lyonnaise. — François Collet, directeur. Cinquième année. — Sommaire du n° 55 (juillet 1885):

I. Le rêve de Pacôme, nouvelle, par Germain Picard. — II. Notice sur la vie et les œuvres d'Achille Gamon et de Christophe de Gamon, d'Annonay en Vivarais, par A. Mazon (suite). — III. Alexis Roussel, sa vie et ses œuvres, par Aimé Vingtrinier. — IV. La Saison en Suisse, sonnet, par François Collet. — V. Compte rendu de la 52^e session du Congrès archéologique de France, tenue à Montbrison (25 juin, 2 juillet 1884), par A. Vachez. — VI. Dernier acte, sonnets, par Nizier du Puitspelu. — VII. Revue critique des livres nouveaux, par Charles Lavenir. — VIII. Ephémérides Lyonnaises. — Mois de juillet.

Un an, 20 francs. La livraison, 2 francs. — On s'abonne aux bureaux de la *Revue Lyonnaise*, imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3, à Lyon, et chez les principaux libraires.

Une Fête scolaire

Nous avons eu l'honneur d'assister à la grrrrande distribution des prix des écoles communales de la Demi-Lune, au groupe princier, je voulais dire scolaire de la susdite commune.

La distribution se fit en plein vent, comme qui dirait sur la route, sauf qu'on n'empêchait que sur une partie du chemin, ce qui permettait aux voitures de passer quand même; seulement le spectacle était si beau, si séduisant, si attrayant que toutes s'arrêtaient malgré elles. Tels ces navigateurs de l'antiquité, ensorcelés par les sirènes ou ces mouches entortillées par l'inextricable réseau des fils d'Arachné.

M. Ferouillat lui-même était là, émergeant des drapeaux tricolores, comme une rose d'un bouquet de fleurs. Les autorités de la Demi-Lune formaient autour de sa noble personne une illustre garde.

Les spectateurs séduits admiraient ce spectacle magnifique, et de la foule émue sortait de temps à autre un cri d'enthousiasme, comme: oh! ah! eh! et sur le front de cette multitude enivrée, parfois, comme un nuage de poésie, flottait la fumée des pipes.

Qu'on m'épargne ici de raconter tous les chants, débuts, chœurs, solos, etc., etc., qui agrémentaient cette fête. Laissons les plats de côté, je saute au dessert. Le dessert, c'est le discours de M. Ferouillat, et le voici, sinon *in extenso*, du moins en substance:

DISCOURS DE M. FEROUILLAT.
(CONSIDÉRABLEMENT ABRÉGÉ)

Je ne connais pas de question qui présente plus d'attrait, qui soit plus digne de l'attention et de la

sollicitude des corps élus de notre cité démocratique, que la question des écoles et de l'instruction populaire.

Et sous ce rapport, je puis le dire, jamais je n'ai vu une commune comprendre mieux son rôle et ses devoirs que celle de la Demi-Lune.

Il y a quelques années encore, vous vous souvenez du peu d'éclat et de solennité des distributions de prix, faites entre quatre murs mal ornés, sans aucune pompe, sans aucun public: c'est à peine si quelques pères de famille pouvaient s'y glisser.

Grâce à ce magnifique mouvement démocratique qui s'opère en France depuis quelques années, grâce au gouvernement et à la générosité des pouvoirs publics qui ont compris leur rôle, des progrès considérables ont été accomplis. C'est à M. le Maire, c'est au généreux concours du Conseil municipal que nous les devons ici; et qu'ils me permettent de les remercier chaleureusement d'avoir rendu possible, par leur zèle, cette magnifique solennité d'aujourd'hui.

Ne nous laissons pas d'encourager l'instruction populaire. C'est l'espoir de notre chère patrie, qui a pu passer hélas! par bien des malheurs, par bien des tristesses, mais qui, grâce à ces institutions nouvelles, à ces écoles régénératrices, se relèver nous l'espérons, et s'est déjà relevée, je puis le dire, et a déjà reconquis au point de vue moral une place considérable parmi les nations.

Mais c'est la première que nous voulons pour elle. Elle a été la première dans le passé; il faut qu'elle soit la première dans l'avenir.

Je suis, quant à moi, trop avancé dans la vie pour assister à ce triomphe; mais je compte sur vous, chers enfants, nous comptons sur vous pour y contribuer. Je vous lègue cet héritage patriotique.

C'est à vous un jour, c'est à ces écoles que nous avons fondées et dont le développement est assuré, que la France devra reconquérir sa place et le seul rang qui lui convienne dans le monde: le premier de tous.

Avez-vous remarqué, ô lecteur attentif, cette petite phrase où ce cher M. Ferouillat nous dit que la France se relèvera, grâce à ces institutions nouvelles et à ces écoles régénératrices, qu'elle s'est déjà relevée et qu'elle a déjà reconquis, au point de vue moral, une place considérable parmi les nations.

Oh! le comble! Le beau comble! Le comble magnifique, renversant, foudroyant! Oh! le comble pantagruélique, fantasmagorique et monstrueusement comique!

La France relevée au point de vue moral par l'école laïque!

Le soleil éclairé par la lune, la sottise produisant l'intelligence, l'ordre créé par le désordre!

Oser dire que la France est relevée au point de vue moral, au moment où les journaux républicains se plaignent eux-mêmes, en termes que je n'oserais même pas citer, de l'envahissement de notre pauvre pays par une hideuse gangrène. Notre journal se respecte trop pour entrer dans des détails à ce sujet, mais je ferais dresser les cheveux à plus d'un de mes lecteurs, si je leur disais un peu de ce qui se passe.

Et c'est à ce moment que M. Ferouillat vient nous chanter que la République a relevé la France au point de vue moral!

Allons, qu'on nous relève encore un peu dans le même sens, et le Bas-Empire ne sera plus qu'une époque de mysticisme auprès de la nôtre.

Une Vogue Obligatoire

Une affiche anonyme, mais dont la couleur sang impur indique bien la provenance, annonçait aux habitants de Gleizé et de Villefranche que cette fête baladoire nouvellement inventée et contre laquelle on ne saurait trop protester aurait lieu encore cette année, le dimanche 23 août, et obligerait de nouveau les catholiques à fermer, comme l'année dernière, l'église une partie du dimanche, pour éviter les profanations des gens avinés et dissolus qui viendront boire et danser entre l'église et le presbytère, comme pour insulter plus directement à tout ce qu'il y a encore de vénérable dans notre siècle en décomposition.

Cette affiche se terminait ainsi: « Les étrangers seront reçus avec cordialité. C'est, en effet, les étrangers et surtout les étrangères à Gleizé qui alimentent cette vogue si odieusement imposée aux pacifiques et religieux habitants du bourg de Gleizé. Ce sont les jeunes débauchés et les filles perdues de Villefranche qui viennent étaler leurs turpitudes aux regards attristés de nos bonnes populations. Combien d'années encore se propose-t-on de nous donner ce hideux spectacle? Ne pourrait-on pas au moins trouver un local moins près de l'église, pour insulter ainsi à la morale religieuse et prêcher d'exemple la nouvelle morale civique qu'on veut inculquer aux jeunes générations. »

Que le saint curé d'Ars ne peut-il sortir de sa tombe pour venir dire à ses voisins d'autrefois ce qu'il pensait de ces danses publiques, lui qui aurait mieux aimé voir une jeune fille travailler tout le dimanche que danser à la vogue pendant la soirée.

Trop Tard

Suis-moi, l'heure est venue, aujourd'hui, la dernière, qui va fermer les yeux, vieillard, à la lumière; je suis la mort. — O ciel! — Et je viens te chercher. N'espère pas encore à mes bras t'arracher: C'est la troisième fois que je frappe à ta porte. Tu dois t'en souvenir, maintenant je t'emporte. — Pitié! pitié! pitié! — Ne t'avais-je à partir Préparé! Te faut-il tous les jours avertir! — De grâce encore un mois, encore une semaine! — Dieu veut qu'en ce moment devant lui je t'amène. — J'observerai sa loi. — Depuis quatre-vingts ans De le faire jamais n'as-tu trouvé le temps? — Un jour! — Il est trop tard. — Un jour, un seul, une heure. — Pour ne te plus quitter avec toi je demeure. — Une minute au moins, un remède à mon sort! — Il n'en est plus, vieillard, partons... je suis la mort!

TIMOTHÉE.

A propos des Distributions de Prix

(Suite et fin)

LES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Tandis qu'à grand bruit et à grand fracas, dans les splendeurs tapageuses de distributions de prix solennelles et républicaines, se clôt pour les écoles laïques, une année de plus à ajouter aux méfaits intellectuels et moraux des athées qui nous gouvernent; tandis qu'ils se félicitent et s'applaudissent entre eux, et enflent leur style oratoire d'un bout de la France à l'autre pour célébrer les bienfaits de l'instruction et de la République et les liens indissolubles qui les rattachent l'une à l'autre et toutes deux au salut de la patrie; nous autres, pauvres cléricaux, qui avons le malheur de ne pas voir, en dépit des palais scolaires, des discours scolaires et des bataillons scolaires, les bienfaits scolaires de la troisième République, nous nous contentons, sans bruit, sans éclat, sans rhétorique, d'adresser nos remerciements modestes mais émus et sincères, nos remerciements de catholiques et de Français, à ces humbles ouvriers sans ambition et sans gloire, qui, dans nos écoles chrétiennes, poursuivent avec un succès croissant et d'inépuisables efforts, le saint travail de la culture intellectuelle et morale de l'enfance et de la jeunesse populaires.

Nous les appelons, avec cette familiarité délicate de tradition dans l'Eglise de Jésus-Christ, nous les appelons « nos frères et nos sœurs », et nous avons raison. Qui donc mériterait mieux ce nom? Ce sont les frères et les sœurs aînés, ceux qui, dans la grande famille chrétienne, sont chargés par la Providence de l'instruction et de l'éducation de leurs petits frères et de leurs petites sœurs, les petits enfants du peuple.

Avec quelle sollicitude, avec quels soins vigilants et maternels ils s'acquittent de leurs délicates fonctions, ce n'est pas à nous à le redire; leur réputation sur ce point est trop bien fondée, et sur ce point aussi le bon sens populaire, même vicié et corrompu à demi par notre régime de dépravation et d'athéisme, sait bien discerner la différence: l'école laïque a pour elle les appâts les plus tentants, les phrases les plus sonores, les séductions les mieux calculées, tous les avantages extérieurs et matériels; n'importe: où le peuple peut choisir il n'hésite pas, en général, et si les palais républicains ont pour eux toutes les approbations, tous les encouragements officiels, ils manquent encore, ils manqueront toujours (car nous croyons à la résurrection de la France), ils manqueront toujours du plus précieux des encouragements et de l'approbation suprême: la confiance populaire et le nombre des enfants.

C'est que l'ouvrier, le paysan, le père de famille laborieux de nos villes et de nos campagnes, conserve un tact merveilleux quand il s'agit, non pas de lui-même, non pas de la France et des élections, mais de ses enfants qu'il aime et nourrit à la sueur de son front de père.

L'affection donne la clairvoyance.

Ce même homme qui s'aime trop peu lui-même, qui aime trop peu son pays, ou, si vous voulez, qui s'intéresse trop peu à la politique pour lui faire l'honneur de sa réflexion consciencieuse et éclairée, ce même homme qui ne sent pas l'absurdité révoltante des utopies révolutionnaires et antisociales, et vote, un bandeau sur les yeux, pour la maçonnerie athée, il se garderait bien d'employer pour ses enfants le système qu'il suit pour lui-même: il donne sa voix à la République qui le pille, corps et âme, qui le trompe et l'abrutit, mais ses enfants il les donne à nos Frères et à nos Sœurs, parce qu'au fond il les donne à Dieu.

Quelque chose lui dit au cœur que leur école est la bonne, un instinct secret lui fait pressentir la supériorité de leur influence sur

la formation de ces jeunes âmes qui ne sont pas seulement des esprits à éclairer des lumières scientifiques et grammaticales, mais des volontés naissantes à armer et à fortifier pour les luttes quotidiennes contre le mal et le vice. Et cet instinct infailible et révélateur, c'est l'instinct paternel.

Félicitons l'homme de cet instinct clairvoyant ; mais gloire à ceux à qui il s'adresse !

Gloire à ceux dont tout père de famille, pour peu qu'il soit libre et bon, devine la valeur et la supériorité ; à ceux qui, sans appât d'aucune sorte, sans menaces ni promesses, sans éclat emprunté, sans recommandations officielles, sans autre complicité dans l'âme déjà corrompue du peuple que celle du plus pur des sentiments, l'amour du paternel, gagnent la confiance de tous, et la maîtrise, parce qu'aux petites lumières matérielles et laïques, qui font l'esprit cultivé, ils joignent, et joignent seuls, la grande lumière morale qui fait l'homme, et la lumière divine qui fait le chrétien.

INCOGNITUS.

Quelle peur

Quelle peur, mes amis, quelle peur ? C'est phénoménal ! Ah ! l'on parle de la police secrète de l'Empire, de la tyrannie mesquine, du despotisme napoléonien. Mais ouvrez donc les yeux, aveugles. Vous voyez dans la paille l'œil de votre voisin, c'est très bien ; mais vous ne voyez pas un mastodonte dans le vôtre.

Que de précautions, que de pression dictatorial pour que le corps de l'amiral Courbet puisse inaperçu ! Ah ! comme on aurait voulu l'enterrer là-bas, incognito, au Tonkin, sans rien dire. Comme on aurait souhaité un bon petit naufrage qui jetât à l'eau cette dépouille funeste à la République.

Allons, les gens qui ont si peur, ont quelque chose sur la conscience.

Voyez-vous, comme on s'efforce de sous-traiter le corps à la vue du peuple.

D'abord, on refuse l'entrée du port de Toulon.

On commande au Bayard de mouiller dans une rade éloignée. On empêche la Compagnie d'établir un train spécial pour les habitants des côtes, qui voudraient venir saluer l'illustre mort. Pas un discours officiel n'est prononcé sur le pont du vieux cuirassé. Seuls, les amiraux et les marins pleurent celui qui les conduisait à la victoire. Une courte cérémonie a lieu dans la solitude pour ainsi dire. Puis le train s'empare de la dépouille et, à toute vapeur, la transporte jusqu'à Paris. A Paris, personne n'est prévenu de l'arrivée. Le fourgon passe à travers la foule, sans que personne se doute que celui qui passe est le seul qui ait remené la victoire sous nos drapeaux depuis quinze ans.

Et sur le parcours ! Les gares sont fermées. L'accès n'en est livré à personne, absolument à personne ! Bien plus, quand le train passe on parque vite tous les voyageurs dans les salles d'attente, pour qu'aucun d'eux, aucun ne vienne saluer le corps de notre cher et vaillant amiral, celui qui est mort pour la France !

Cela est tout simplement ignoble et il faut que ce corps en cache long sur vos infamies, pour que vous le cachiez avec tant de soin !

Un assassin n'enfouit pas plus profondément le corps de sa victime !

Votre peur nous en ferait croire plus encore que nous n'en savons sur votre compte !

Ah ! c'est que vous vous sachiez bien, à la veille des élections, quelle impression profonde aurait produite sur le peuple la vue de ce cercueil immense !

Si vous aviez laissé la liberté de saluer Courbet à tout le monde, tout le monde se serait porté sur son passage, et huant vos hommes et la République, aurait salué en Courbet, la monarchie et la foi catholique !

A Avignon, où malgré les autorités, le peuple s'est rué sur la gare, il vous a donné une image de ce qu'eût été la manifestation de la France, si vous ne l'aviez étouffé de tous vos efforts.

Douze mille personnes étaient là qui saluaient Courbet et sifflaient le préfet opportuniste.

Le *Lyon-Républicain* s'étonne de ce qu'on ait sifflé ce fonctionnaire subalterne, comme s'il ne savait pas qu'en lui c'était la République elle-même qu'on huait.

Soyez tranquilles ! malgré votre despotisme étroit, Courbet n'est pas mort et les électeurs du 4, octobre, en venant jeter leur bulletin dans l'urne, croiront voir son spectre se dresser, terrible et menaçant, et leur dire : choisissez entre Ferry et moi.

AUGUSTIN RÉMY.

Fléaux

Le choléra étend ses ravages, le phylloxéra continue les siens, et comme si ce n'était point assez de fléaux, une sécheresse effroyable, telle

qu'on en voit rarement dans cette partie du monde, vient de dévaster notre région.

Il suffit à Dieu d'envoyer quelques microbes, de faire luire un peu trop longtemps le soleil, pour qu'en pleine plaine les hommes meurent par centaines, pour qu'en pleine végétation les vignobles soient atteints et dépérissent, pour qu'en plein été les campagnes desséchées jaunissent comme au souffle de l'hiver.

Et l'Espagne tremble, et les vigneron se désolent, et les paysans se lamentent.

On emploie tous les moyens pour se garantir de ces invasions terribles ou en mitiger les déplorable effets. On cherche tous les remèdes, préventifs ou curatifs ; on s'ingénie, on lutte. Efforts louables, mais inutiles. La source du mal est plus profonde que nos moyens d'investigation bornée.

Pour se garantir d'un mal, il faut le connaître, et les naturalistes et les médecins ne peuvent mieux employer leur temps qu'à cette étude à la fois scientifique et charitable. Mais il y a un proverbe qui dit : *Vere scire est scire per causas*, connaître à fond c'est connaître les causes.

La connaissance de la cause jette sur les effets une lumière qui les illumine et les explique d'un mot.

Et maître de la cause on l'est bien vite des effets.

Si je sais ce qui m'a rendu malade, j'ai par là même la science et la clef de ma santé, et j'en sais plus long pour mon bonheur et mon bien-être à l'avenir que la thérapeutique la plus habile et la physiologie la plus savante.

Si nous connaissons la cause première des fléaux qui nous déciment et nous ravagent, nous aurions pour les combattre et en triompher la force la plus forte : celle de la science la plus profonde.

Or, quelle est-elle cette grande cause des fléaux qui dévastent la terre et l'humanité ?

Ce n'est pas à la racine des ceps ou dans les entrailles d'un microbe en virgule, c'est sur les sillons de la philosophie qu'il faut la chercher.

Car c'est de là que découle, c'est là, sur ces élévations sublimes, que prend sa source le torrent dévastateur qui, sous une forme ou sous une autre, répand sur la terre ses flots d'Attilas ou d'animalcules, et les inondations et les sécheresses, et les phylloxéras et les choléras, et toutes les plaies de l'Égypte et toutes les plaies de la France.

La majorité de nos lecteurs est trop intelligente et trop sensée pour que j'aie besoin de leur nommer cette source et ce sommet.

Quant aux autres, il est inutile, par une profession de foi philosophique mais qu'ils trouveraient cléricale, de provoquer sur leurs lèvres le sourire du scepticisme et de l'incrédulité railleuse.

Par ce temps où le mot de liberté retentit dans toutes les bouches et soulève la foule comme le vent soulève la mer, il n'est pas inopportun de faire remarquer qu'on ne croit plus à la liberté humaine. Jamais peut-être on n'a tant prononcé le nom et si peu cru à la chose.

On n'a plus foi à la puissance de la volonté de l'homme, à la prépondérance du poids de sa liberté dans la balance du monde, à son influence terrible ou glorieuse sur la direction des choses et les desseins de la Providence.

Pour les prétendus philosophes de notre siècle de *libéralisme*, l'homme est le jouet fatal des forces aveugles de la nature, et si quelque clercal mal inspiré s'avisait, en face de ces fatalistes et de ces païens modernes, de défendre la grandeur et la liberté humaines, et de prétendre l'homme assez indépendant du monde pour commander par sa conduite aux fléaux et aux catastrophes, et assez grand pour diriger la main de Dieu lui-même dans le tracé de ses plans de miséricorde ou de vengeance ; s'il s'avisait d'insinuer que si l'humanité souffre c'est par sa faute, que les désordres physiques sont le châtiment du désordre moral, que le vice est le père de la douleur, et que les révoltes physiques de la nature contre l'homme sont la réponse justement irritée aux révoltes des hommes ou des États contre Dieu, le pauvre clercal serait traité par nos positivistes et nos francs-maçons d'halluciné et de rêveur, et on les renverrait à la grande science moderne qui déclare le choléra venir du Tonkin et le phylloxéra d'Amérique.

Eh bien ! en dépit de leurs anathèmes et de leurs riens, j'ose déclarer à mon tour à la Maçonnerie athée et païenne que le grand fléau de la France et de l'Espagne, et de l'Europe et du monde à l'heure actuelle, ce n'est ni le choléra, ni le phylloxéra, ni les inondations, ni les sécheresses : c'est elle ! C'est elle et tous ceux qui lui ressemblent.

NEMO.

Le Rédacteur du « Progrès »

ET SES JUMELLES

Le rédacteur du *Progrès* a des loisirs, c'est incontestable ; pour les occuper, il vient parfois s'asseoir, à la faveur du crépuscule encore faible, sur un banc non en rupture du quai Saint-Antoine. Muni de jumelles perfectionnées, il admirait naguère la colline opposée et rêvait articles de journaux, pâturages et bosquets, tout à coup il est frappé d'un spectacle étrange. « O dieux hospitaliers ! s'écrie-t-il, que vois-je ici paraître ? » Il venait d'apercevoir Fourvières ! C'est pourquoi on lisait dans le numéro du *Progrès*, 19 août : « Que signifie cet amas de pierres lourdement entassées au sommet du coteau de Fourvières ? A quoi servent ces églises et qu'y peut-on bien faire ? »

« Que signifie cet amas de pierres ? » Voilà qui est joli ! Mais, mon bon, même sans jumelles, cela signifie une église, de même que l'amas de pierres entassées au bout du pont Tilsitt signifie un palais de justice, et l'amas de pierres entassées place des Cordeliers signifie le palais de la Bourse.

« Mais à quoi cela sert-il ? » D'abord ce n'est pas votre affaire ; nous élevons Fourvières avec nos votes et non avec le vôtre, nous sommes libres de le dépenser sans vous en rendre compte, on peut se ruiner à l'assommoir et donner son argent au tir aux pipes ou à aux canards, pour quoi pas le donner à Dieu et à nos églises ?

« A quoi servent les églises ? » Mais à réunir les nombreux millions de catholiques qui veulent remplir avec conscience leurs devoirs de religion et de se compter dans l'union qui fait la force. Nos églises magnifiques, c'est un culte rendu à la grandeur de Dieu, et nos sacrifices lui prouvent notre respect et notre amour, ce qui faisait dire à Frédéric, roi de Prusse : « Les philosophes traitent Dieu en domestique, les protestants en égal, les catholiques en souverain. » L'illustre Chepié, votre confrère en politique, a confié la vieillesse de son père à une maison d'indigents ; chacun, selon son éducation, honore son père. Pour nous, nous croyons que si Jésus-Christ est né dans une étable, ce n'est pas à nous de le y laisser.

« Pourquoi ne pas donner cet argent aux pauvres ? » Parce que le jour où il n'y aurait plus de belles églises qui parlent à la piété et où on apprend ses devoirs, il n'y aurait plus, pour secourir les pauvres, que les bureaux de bienfaisance, c'est-à-dire l'aumône officielle, et plus de charité et de dévouement privés ; parcourrez les noms des bienfaiteurs de notre grand hôpital et comptez parmi eux combien étaient incrédules ; les mêmes hommes qui embellissent les églises sont à la tête des œuvres charitables, c'est logique. Jésus-Christ a dit que le pauvre, c'était lui-même. Qui honore Jésus-Christ pense donc à secourir les pauvres. Sans les églises, où la piété se fortifie, où seraient les quarante millions que la charité publique dépense chaque année à Paris ? (Voir Maxime du Camp.) Où seraient les petites sœurs des pauvres, les frères de Saint-Jean de Dieu, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et leurs milliers d'orphelins ?

« Que fait-on dans les églises ? » Quel aplomb ! Un rédacteur qui intercale parfois dans ses articles des versets du *Magnificat*, du latin des vèpres (ce qui sent d'une lieue la soutane jetée aux orties, aux chardons ou aux tomates, fruit très rouge), et qui demande ce qu'on fait dans les églises ! Si vous l'avez oublié, demandez-le à quelques-uns de vos confrères ou bien encore donnez-vous la peine d'entrer, nos cathédrales ne sont pas des temples de francs-maçons : tout s'y passe au grand jour, il n'y a pas d'épreuves à subir, point d'échelle à monter ou de biter à ingurgiter, il n'y a ni acacia symbolique, ni l'histoire soporifique d'Hiram tué par les ouvriers jaloux, *jubeus, jubea, jubeum* (sur *bonus, bona, bonum*). Dans nos églises, on se nettoie la conscience, on y explique les croyances de notre religion et on en donne les preuves, ce qui manque totalement à vos articles ; on y fait sa première communion, ce que J. Ferry, votre amour, appelait si élégamment un sacrement civil, on s'y marie religieusement, ce que n'ignore pas le plus farouche et le plus radical de vos émules dans la presse lyonnaise.

Ce que c'est que d'être rédacteur du *Progrès*, on se croit obligé, pour ses pratiques, de poser sur le cimetière. Qu'elle avait bien raison cette propriétaire d'un journal irréligieux très connu à Lyon, quand elle disait dans une sacristie à un curé et deux vicaires : « Cela ne nous empêche pas d'être chrétiens, notre journal n'est pas une affaire de conscience, c'est une affaire de commerce. » (Textuel).

Joubert, dans ses *pensées*, a dit de Voltaire : « Il attache la religion pour se venger des inquiétudes qu'elle lui donne. » C'est l'histoire de tous les journalistes irréligieux. P. S.

Concerts-Bellecour

Bien que les deux concerts-festivals de cette semaine aient été fort intéressants nous ne pouvons en parler longuement, la plupart des morceaux ayant déjà été entendus à Bellecour. D'autre part, les chanteurs MM. Javid, Ballard, Jérôme, Guillien, et M^{lle} B. Sivori sont assez connus du public pour que cela nous dispense d'en faire une fois de plus l'éloge ; et nous les entendrons toujours avec plaisir surtout dans des morceaux tels que l'air du Toreador de *Carmen*, les couplets de la Coupe d'*Hamlet*, le grand air de basse de la *Reine de Saba*, le duo « Légères hirondelles » de *Mignon*, etc.

M^{lle} B. Sivori après avoir joué avec beaucoup de verve d'ailleurs dans la *Mascotte*, les *Mousquetaires au couvent*, *Boccace*, etc., se lance maintenant dans un genre plus sérieux. Certainement M^{lle} Sivori dit très agréablement les duos de *Mireille* et de *Mignon* ; mais l'*Ave Maria* de Gounod exige une puissance de voix et une ampleur de style qui ne sont point le partage d'une chanteuse d'opérettes. Le trio final de *Faust* (1^{re} audition) est aussi trop écrasant pour une artiste qui peut chanter avec succès dans nos concerts des airs d'opéra comique, mais qui n'est point de taille à aborder les chanteuses Falcon. Néanmoins dans tout ce qu'elle a chanté, elle a su montrer une bonne volonté digne de tout éloge, et ce qui est mieux du travail et de bonnes qualités qui lui ont valu de justes applaudissements.

Comme toujours notre excellent orchestre s'est montré à la hauteur de sa tâche sous l'habile direction de M. A. Luigini. L. S.

MÊME UN ENFANT

Peut tirer, à l'aide de notre Appareil primé, toutes les Photographies possibles, et cela sans le moindre apprentissage préalable. L'appareil est d'une simplicité extraordinaire pour le maniement ; il peut être utilisé en chambre ou en plein air sans installation spéciale, et une instruction détaillée donnée gratuitement accompagne chaque appareil. L'appareil complet, emballé dans une jolie caisse en bois, que l'on peut en voyage aisément porter à la main, coûte, y compris les substances chimiques et tous les accessoires nécessaires :

Pour photographies format carte de visite, avec substances chimiques suffisantes pour 250 photographies, fr. 20.
Pour format de cabinet et de stéréoscope, appareil élégant en ébène, substances chimiques pour 500 photographies, fr. 40.

Expédition franco de port et de douane dans toute l'Europe, contre envoi du montant en mandat postal ou de billets de banque. Chaque Appareil est garanti, et en cas de non-convenance il est échangé ou remboursé.

UTILE, AGREABLE, INDISPENSABLE.

Pour tout le monde, principalement dans les petites localités où il n'y a pas de photographe et où il peut devenir une source de gain accessoire.

Pour touristes, pour la reproduction de paysages, de monuments, etc., comme dignes souvenirs d'un voyage de plaisir.

Pour fabricants, pour prendre la copie et pour la multiplication des échantillons de marchandises et des produits de l'industrie.

Pour négociants, pour l'illustration des catalogues, des livres d'échantillons, des prix courants, bulletins de vente, etc.

Pour architectes, pour la copie et la multiplication presque sans frais des plans, dessins, etc.

Pour enfants, comme le cadeau le plus utile, le plus instructif et le plus agréable.

Après épuisement, les substances chimiques peuvent être obtenues en toute quantité désirable. Tout ordre de ce genre sera rempli avec empressement.

J.-B. ALLARD ET Cie

7, Lincoln's Inn

BIRMINGHAM (ANGLETERRE)

M^{ME} JOURDAIN

SAGE-FEMME

Rue de Chartres, 89, LYON

TRAITEMENT SPÉCIAL

Des dérangements de matrice et maladies intestinales. — Voici quelques symptômes : Gonflement du ventre, maux de reins, digestions difficiles.

Visible tous les jours de 9 h. à 4 h.

MALADIES DES YEUX

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos lecteurs l'arrivée à Lyon du docteur Louis de MARHEK. Ce célèbre oculiste-docteur, qui habite la France depuis plusieurs années, s'est acquis une renommée bien justifiée dans le traitement de la maladie des yeux et toutes les maladies chroniques. Guérison radicale et prompt, sans opération, par un nouveau traitement, des maladies des yeux, même les plus anciennes et les plus rebelles « ophtalmies, amauroses, cataractes au début, blepharites, maladie de la cornée, de l'iris, de la rétine et de la choroïde. »

M. le docteur de MARHEK est visible à l'hôtel du Havre et du Luxembourg, rue Gasparin, n° 6, depuis le 20 avril, de 9 heures à 11 heures du matin, et de 1 heure à 4 heures du soir jusqu'à fin septembre.

LAINES

A tricoter & au crochet

Pour œuvre de charité, le 1/2 kil.	3 50
Gris mélangé.	4 50
Mérinos et Sax, écus.	4 50
— toutes nuances.	5 50
Cachemire blanc et noir.	6 »
Anglaise irrétrécissable, écarue.	6 »
— couleurs.	7 »
Persan blanc, noir, couleur.	4 50
Mohair — — — — —	6 50

Pélerines et Fichus, Robes et Manteaux d'enfants

A. ROYANÉ, rue de la Préfecture, 1

Gaspillages Financiers

— SUITE ET FIN —

LES FOLLES DÉPENSES DES ÉCOLES

En 1876, la France comptait 72,217 écoles. Chaque année depuis la guerre s'ouvraient 342 écoles nouvelles. Le nombre des élèves, en quatre ans seulement, de 1872 à 1876, s'était accru de 200,000; celui des maîtres de 5,000. Et le chiffre des certificats d'études primaires, qui était de 5,158 seulement en 1872, s'était élevé en 1876 à 26,125. L'enseignement florissait et progressait.

A quel prix ?

Le total des dépenses ordinaires à la charge des communes, des départements et de l'Etat ne dépassait pas 68 millions, c'est-à-dire que l'éducation de chaque élève, d'après les statistiques officielles, revenait à 17 fr. 83, par an, et que la part contributive de chaque habitant était de 1 fr. 24.

Telle est la situation que les républicains ont trouvée en arrivant au pouvoir.

Qu'en ont-ils fait ?

Dès aujourd'hui les dépenses de l'instruction primaire s'élevaient à 141 millions. Chaque élève coûte 26 fr. 50, la part contributive de chaque habitant est de 3 fr. 54.

Ces 141 millions de charges annuelles n'ont pas suffi aux républicains. Ils se sont avisés que notre outillage scolaire était à refaire de fond en comble. Et ils se sont mis à l'œuvre.

En 1878, cela devait coûter 120 millions; en 1880, 272; en 1881, 392. Depuis, les millions se sont ajoutés aux millions. La somme totale s'élève dès aujourd'hui à 542 millions. Et, pour achever, le ministre déclare qu'il en faudra plus de 828 et, si l'on compte les collèges, plus d'un milliard deux cents millions.

Des 828 millions les communes sont obligées de payer la moitié. En effet, depuis la loi du 20 mars 1883, c'est l'administration qui désigne les écoles qu'il lui plaît de faire construire; et les conseils municipaux sont obligés d'obéir. Les communes ne sont plus maîtresses chez elles. On les impose contre leur gré. On avait demandé qu'en pareil cas, le Conseil général tout au moins fût appelé à intervenir. Cette suprême garantie n'a pas été accordée aux contribuables; et la dépense leur est imposée par décret.

Autrefois au moins, pour y faire face, les communes pouvaient emprunter à 4 0/0, y compris l'amortissement, qui s'effectuait en 30 ans. On leur impose aujourd'hui l'emprunt à 5 1/2 0/0, et l'amortissement ne s'effectuera qu'en 40 ans. Il en résulte que, pour recevoir en ce moment une somme de 297 millions, les com-

munes vont être conduites à payer par annuités successives 669 millions, et ce sont précisément les communes les plus pauvres qui supporteront cette aggravation de charges.

Aussi leurs finances sont écrasées. Dans plus de la moitié des départements, les centimes communaux dépassent le principal.

Quant à l'Etat, sa contribution annuelle était de 25 millions en 1876. Elle est aujourd'hui de 94 millions. Et, lorsque l'opération sera achevée, il faut s'attendre, d'après le rapporteur du budget, à ce qu'elle s'élève, « en se plaçant dans l'hypothèse la plus favorable », à 130 ou 165 millions.

C'est le moment qu'on a choisi pour supprimer la rétribution scolaire. Elle n'était payée que par les riches, par ceux qui étaient en état de subvenir à l'éducation de leurs enfants; tous les pauvres en étaient dispensés; dès 1876, 2 millions d'élèves, 57 0/0 du chiffre total, ne payaient rien.

En supprimant la rétribution scolaire, qui produisait 19 millions, c'est 19 millions dont l'Etat a dégrèvé les riches au détriment de tous, des pauvres par conséquent.

Voilà pour les dépenses. Voici les résultats.

On a construit nombre d'écoles inutiles, luxueuses et souvent peu fréquentées. « Il eût fallu chercher le bon marché, dit M. Paul Bert, au lieu de se livrer aux caprices locaux et aux fantaisies des architectes. Ces fantaisies ont coûté cher. » Si cher qu'en 1883, la caisse était vide, et des entrepreneurs faisaient même faillite faute d'être payés de leur dû.

Comment s'en étonner? Chacun a près de soi des exemples de ces coûteuses folies. Citons en quelques-unes au hasard, prises parmi les plus petites communes : à Loison (Pas-de-Calais), 600 habitants sont contraints de dépenser 33,000 fr. pour leur école; à Condac (Charente), l'école coûte 32,000 fr. aux 4,000 habitants; à Feings (Loir-et-Cher), c'est 45,000 fr. pour moins de 500 habitants imposés de 115 centimes. Enfin à Médan (Seine-et-Oise), l'école a coûté 30,000 fr., et est fréquentée par 6 élèves; c'est une dépense de 5,000 fr. par élève.

La dépense a triplé en France, et le nombre des élèves n'a pas augmenté de plus d'un tiers.

La situation des maîtres n'est guère meilleure. On leur avait fait de belles promesses. Mais 21,000 d'entre eux ont encore moins de 1,000 francs de traitement, 30,000 moins de 800 francs. Et M. Paul Bert, à la séance du 18 décembre dernier, s'écriait : « Vous n'avez en aucune façon amélioré la situation des instituteurs ! »

Quant au niveau des études, un autre républicain, un ancien sous-secrétaire d'Etat,

M. Noirot, nous dira s'il a progressé. D'après ce qu'il a pu voir, « 24 0/0 des écoles sont médiocres ou mauvaises. Plus de la moitié laisse à désirer sous le rapport des résultats obtenus ».

Etait-ce bien la peine de tant dépenser ?

Les contribuables sont-ils disposés à ce que ces gaspillages continuent ?

Nous arrêtons ici nos exemples, sauf à les continuer plus tard; car elle est à peu près inépuisable la liste de ces gaspillages dont le total s'élève à plus de huit cents millions par an ! Seule la majorité républicaine en doit porter la responsabilité devant le pays, car elle a systématiquement repoussé toutes les économies proposées par la minorité conservatrice, comme tous les dégrèvements que celle-ci a réclamés sans relâche en faveur des contribuables.

MARCHES

Notre marché semble s'arrêter dans la baisse où il semblait s'engager de plus; mais il serait cependant difficile d'indiquer la cause de la petite fermeté que nous voyons se manifester. Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce fait, c'est que la baisse continue sur les marchés qui donnent le ton, Paris et Marseille. Serait-ce que les premiers besoins d'argent sont satisfaits ? On ne sait, mais les détenteurs sont plus fermes, et laissent parfaitement aller leur acheteur même pour une différence minime. Nous souhaitons que cela continue; d'un autre côté les récoltes de cette année n'étant pas cotées parmi les abondantes, peut-être est-ce la fin du malheureux état dans lequel se tiennent nos marchés depuis si longtemps.

GRAINS

Blés du Dauphiné. Vieux. 21 50 à » »
— Nouveaux. 20 » à 21 »
— Lyonnais. 21 50 » »
Les 100 kilog. rendus à Lyon.

Blés de Bresse. 21 75 21 50
Blés du Bourbonnais. Vieux. 22 » 22 50
— Nouveaux. 20 50 à 21 »
— Nivernais. 22 50 » »
— Bourgogne. Vieux. 22 » » »
— Nouveaux. 21 50 21 75

Quelques affaires à ce prix.

Voici quelques prix des marchés de province : Anecy, 17, 75, blés nouveaux, blés vieux, 18,50 les 80 k. Chambéry, 21,75 blé nouveau; Chaumont, blé vieux 21,50, blé nouveau 21,25; Langres, blé vieux 22; Orléans, blé vieux 26 à 27, blé nouveau 21 à 25 les 120 k.; Châtillon-sur-Chalaronne, 21, blé nouveau.

Farines. — Marché lent, mais quelques affaires.
Farine de commerce 1^{re}. . . les 125 k. 41 50 à 42 25
— — — — — 34 » à 34 75
— de boulangerie 1^{re}. . . — 44 » à 45 »
— — — — — 34 » à 35 »

Sons. — Sans demande. Mais fermes. Marchandise assez offerte, sons 11,25; sons ordinaires, 10,75 à 11, recoups, 10,50; fleurages blancs, 14 à 14,50; fleurages bis, 12,50 à 13.

Avoinnes. — Mêmes prix.

Dauphiné. 17 25 à 18 25
Bresse. 16 25 à 18 »
Bourbonnais. 17 50 à 18 25
Bourgogne. 18 50 à 18 25

Sarrasins sans changements.

Bretagne. 21 25 » »
Pays. 19 à 19 50

FOURRAGES

Sans changement. Pailles en baisse.
Foin de pays. les 125 k. 11 » à 11 50
— de Bourgogne. 13 25 à 13 »
Paille de froment. 6 25 6 »
— de seigle. 6 50 à 6 25
— d'avoine. 6 75 6 50
Luzerne vieille. 10 » à 10 50
Regains. 9 » » »
Luzerne nouvelle. 10 » à 10 50

BESTIAUX

Bœufs. — Mardi 25 août vente mauvaise à cause du trop grand nombre de bêtes amenées 875 prix moyen 0,61 0,72 la livre, poids vif.

Charollais 64 à 75; Bressans 60 à 70; Italiens 70 à 75; Dauphinois 65 à 72; Bourbonnais 68 à 75.

Il y avait 355 veaux qui se sont vendus de 48 à 52 cent. la livre, poids vif. Vente faible.

27 août 5076 moutons; vente passable le cours a été de 70 à 90 cent. la livre, poids mort.

Lundi 17 août 750 porcs ont été amenés, vente assez bonne les prix sont en moyenne de 55 à 60 la livre, poids vif.

Charollais 59 à 62; Midi 53 à 58; Bressans 53 à 57; Bourbonnais 53 à 57.

THUR LEP.

INSECTICIDE GALZY

Destruction Infaillible

Des punaises, puces, poux, mouches, cousins, cafards, mites, fourmis, chenilles, charançons, etc.

Le kilog., 12 fr., 100 gr. par la poste 1 fr., 95
FABRIQUE : cours d'Herbouville, à Lyon

AU
Sablrier
GRANDE MAISON DE DEUIL
17, rue de la République
en face de la Banque de France
et 6, rue Bourbon, presqu'à l'angle de Bellecour
LYON

Le Propriétaire-Gérant : B. DUVIVIER.

LYON — IMP. COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE, PETIT AIN 2, RUE CENTRAL.

ÉTUDE DE M^e A. TRILLAT, AVOUÉ
Sise à LYON, place du Change, 2

VENTE

PAR EXPROPRIATION FORCÉE

En l'audience des criées du Tribunal
civil de Lyon

Au Palais de Justice, place de Roanne

D'UN TÈNEMENT

D'IMMEUBLES
Situé à CALUIRE (Rhône)

COMPOSÉ DE

Bâtiments d'habitation et d'exploitation
Cour, Jardin, Jeu de Boules
Salle de Concert

Le tout servant à l'exploitation de la

BRASSERIE

ROBERT

5, Rue Coste, 5

Saisi au préjudice

de M. Pierre ROBERT, limonadier

Adjudication au Samedi 19 septembre 1885

A MIDI

Mise à prix : 20.000 fr.

Pour tous les renseignements,
s'adresser à M^e TRILLAT, avoué
à Lyon, et pour voir le cahier des
charges, au greffe du Tribunal civil
de Lyon, où il est déposé.

ÉTUDE DE M^e PONDEVEAUX, AVOUÉ à LYON
RUE NEUVE, 7

VENTE JUDICIAIRE

Ensuite de faillite

EN L'AUDIENCE

DES CRIÉES DU TRIBUNAL CIVIL DE LYON

D'UNE

USINE
Pour la galvanisation

DES MÉTAUX

SITUÉE

A LYON, rue Sébastopol, 31 et 33

COMPRENANT

Divers Bâtiments Industriels
Bâtiments d'habitation, Bureaux
Entrepôts, Écuries
Remises, Cours et Jardins

D'une superficie d'environ 3.650 mètres

Dépendant de la faillite C. CHALIEUX
aîné, qui était marchand de métaux.

Adjudication au samedi 12 Septemb. 1885

A MIDI, AU PALAIS DE JUSTICE

Mise à prix : 40.000 fr.

PONDEVEAUX, avoué.

S'adresser pour les renseignements,
à M. CANAVY, syndic de
la faillite C. Chalieux aîné, et à
M^e PONDEVEAUX, avoué, et pour
voir le cahier des charges, au greffe
du Tribunal civil de Lyon.

TRIBUNE DU TRAVAIL

PLACEMENTS GRATUITS

Bureau : rue Désirée, 6, au 2^e

Pour Hommes, de 11 heures à 1 heure

Pour Femmes, de 2 heures à 4 heures, jeudi excepté.

ON DEMANDE

Une ouvrière et une apprentie chez ses parents pour la lingerie fine et le costume d'enfant. Mlle Janthial, passage de l'Argue, 47.

Des Dames et des Demoiselles pour le placement d'un article breveté, facile à placer et de première nécessité. S'adresser chez M. Tournus, 1, place des Jacobins, de 10 à 2 heures.

DEMANDE DE PLACES

Un jeune homme connaissant l'allemand et l'anglais, désirerait trouver une place pour apprendre le commerce. C. Beckenstein, 9, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Un homme sérieux, bonnes références, parlant italien, latin, espagnol et français, désirerait trouver une place dans bonne famille pour y donner des soins à Monsieur âgé ou infirme et lui tenir compagnie. 721

Un jeune homme de 25 ans, au courant des affaires et de la place, désirerait trouver représentation et maison sérieuses à la commission. 715

Un homme de 30 ans, ayant été occupé pour les commissions et les écritures dans deux administrations publiques de la Suisse romande, désire se placer dans des conditions analogues. S'adresser chez M^{me} Desax, rue du Plat, 27.

Un bon chauffeur conducteur de machine, sachant faire toutes les réparations, demande une place, bonne références. 722

Une Dame veuve, excellentes références, demande une place de Dame de compagnie ou de comptable. 416

Un jeune homme, bonnes références, très bon comptable, demande une place. Préférences modestes.

Une dame, 30 ans, bonnes références, demande un emploi de caissière ou de vendeuse. 519

AU CANON D'OR

10, rue Bellecordière

BON-GARCIN

Fabrique de malles

En tous genres, Sacs de voyage
Gibetiers Cartables

La Frano-Maçonnerie démasquée

REVUE MENSUELLE

Des doctrines et faits maçonniques

Publication grand in-8 de 48 pages.
— Un an : 5 fr.; six mois : 3 fr. Union
postale : un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. 50

CHAPELLERIE

RIVIER Sœurs

43, rue Centrale et rue Hôtel-de-Ville, 80

Mise en vente d'un choix considérable de Coiffures pour la chasse; Chapeaux bain de mer en toute nuance; Casquettes souples et Casques de toute forme. — Chapeaux de paille à tous prix.

BONNE OCCASION Chapeaux pour musiques, fanfares, orphéons, chasse, pêche.

CARROSSERIE

1^{re} MAISON DE CONFIANCE

A LYON

P. CHARREL

Ancienne maison ROBERTOT

Place St-Pothin, 10 et 12

Vastes et splendides magasins, où l'on trouve Breacks, Landaus, Spider anglais, Charettes anglaises, Mylords.

Récompenses obtenues à toutes les grandes Expositions.

AUX MÉDAILLES

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 74 et 76. — LYON

MAGASINS DE CHAUSSURES

Les plus vastes de France

Maison J.-C. SIMIAN

Assortiments immenses pour Hommes Dames et Enfants

Fermés Dimanches et Fêtes